

A LA RECHERCHE D'UNE FIGURE MATERNELLE: L'IMAGE
DE LA MÈRE DANS L'ŒUVRE DE CHRISTINE DE PIZAN

ANDRZEJ DZIEDZIC

*Department of Foreign Languages, University of Wisconsin, 800 Algoma Boulevard,
Oshkosh, WI 54901, USA
E-mail: dziedzic@uwosh.edu*

Abstract

This essay examines the depiction of the mother in Christine de Pizan's literary works. The author's mother is mentioned in several texts and every time represents an ambiguous attitude towards the position and the role of traditional women in medieval society. This ambiguity concerns primarily the author's personal life, her upbringing and her education. Most importantly however, it leads the poet to search for a role model in various allegorical female figures that she describes throughout her works. By endowing them with maternal characteristics, Christine de Pizan imagines, creates and presents her readers with a positive image of an ideal mother.

When I stopped seeing my mother with the eyes of a child,
I saw the woman who helped me give birth to myself.

*Nancy Friday. My Mother/Myself. The
Daughter's Search for Identity.*

Dans la première scène de la *Cité des Dames*, Christine de Pizan décrit comment elle a trouvé, tout à fait par hasard, un livre que quelqu'un lui avait prêté. Voyant qu'il s'agit des *Lamentations* de Mathéolus, elle se réjouit car elle a toujours cru que cet auteur parlait bien des femmes. Pourtant, avant qu'elle puisse lire le texte, sa mère l'interrompt et l'appelle à souper. Christine ne peut revenir au livre que le lendemain. Ce moment d'interruption est non seulement d'une importance capitale pour comprendre la façon dont Christine reçoit la tradition misogyne, mais aussi et surtout, permet de présenter, dès le début de la *Cité des Dames*, la mère de l'écrivain.

La mère est mentionnée dans plusieurs œuvres de Christine de Pizan et à chaque fois représente l'attitude ambiguë de l'auteur vis-à-vis de la position et du rôle de la femme traditionnelle dans la société médiévale. Cette attitude ambivalente est explicite dans la *Mutacion de Fortune* où Christine identifie Nature avec sa mère:



Ma mere qui fut grand et lee
 Et plus preux que Panthasellee
 . . .
 En tous cas mon pere passa
 De sens, de puissance et de pris,
 Et fut royne couronnee
 . . .
 On l'appelle dame Nature
 Mere est celle a toute personne.
 (*Mutacion de Fortune* 26)

(Ma mère qui était grande et large et plus vaillante que Penthésilée . . . surpassait mon père en tout: en sens, en puissance et en connaissance. Elle était la reine couronnée . . . On l'appelle dame Nature, elle est la mère de toute personne)¹

La vraie mère de Christine n'apparaît que dans le chapitre suivant:

Si fut comme fille nommee
 Et bien nourrie et bien aimee
 De ma mere a joyeuse si chiere
 Qui m'ama tant et tint si chiere
 Que elle meismes m'allaiecta,
 Aussitost qu'elle m'enfanta.
 (*Mutacion de Fortune* 31)

(Ainsi j'ai été nommée fille, nourrie et bien aimée par ma mère joyeuse, qui m'aimait tant joyeusement qu'elle m'allaitait elle-même aussitôt qu'elle m'a enfantée.)

Bien que ce passage soit profondément marqué par l'amour et l'affection maternels, il est évident que la Nature est la mère de Christine, la Nature qui surpasse même Penthésilée, amazone louée dans d'autres récits. L'auteur souligne la fonction physique de sa vraie mère, c'est-à-dire d'enfanter, d'allaiter, de nourrir et d'aimer. La mère de Christine désire que son enfant soit bien aimée et bien nourrie et, par conséquent, contre le fâcheux usage des personnes de sa condition qui donnaient leurs enfants aux nourrices, elle allaite sa fille elle-même. Ainsi s'établit l'intimité et l'étroitesse des rapports entre la mère et sa fille. Dans *Lavision Christine*, la Dame Philosophie met en relief la noblesse et la vertu de la mère de l'auteur:

Que diray ie de ta tres noble mere? Sces tu point femme plus vertueuse? Remembre toy depuis ta ionece iusques au iour dui sa vie contemplative constamment au service de Dieu? Oh, quelle noble femme! Comme sa vie est glorieuse. (*Lavision Christine* 45)

(Que dirai-je de ta très noble mère? Connais-tu une femme plus vertueuse? Te souviens-tu depuis ta jeunesse jusqu'à aujourd'hui de sa vie contemplative toujours au service de Dieu? Oh, quelle noble femme! Comme sa vie est glorieuse.)

Tout en traitant Christine doucement pendant son enfance et en lui

épargnant bien des déboires psychiques, la mère développe en sa fille de bonnes habitudes qui lui assureront une croissance normale. Dans ses œuvres, Christine raconte cette enfance toute pénétrée de tendresse maternelle qui l'a munie de courage dont elle devra faire preuve devant les malheurs qui vont suivre.

La période presque idyllique de l'enfance de l'auteur est marquée par un conflit qui éclate entre les parents de Christine à propos de l'éducation de leur fille; ce conflit fera écho dans la *Mutacion de Fortune* et dans *L'avisio Christine*, deux récits autobiographiques. La mère de Christine souhaite que sa fille borne ses activités à s'occuper des fillasses, c'est-à-dire qu'elle apprenne à filer et à mener à bien les travaux de couture et de broderie. Pour la distraire des fatigues et de l'ennui de cette discipline purement manuelle elle veut que l'on apprenne à Christine à lire et qu'on lui instruisse la piété en plaçant entre ses mains des livres de dévotion. Par contre, l'attitude du père quant à l'éducation de sa fille est diamétralement opposée. S'apercevant de l'inclination naturelle qu'elle démontre vis-à-vis des lettres, il en éprouve grand plaisir. D'ailleurs, dès que Christine est née, son père, grand astrologue et alchimiste, lui établit un horoscope. Se servant de la détermination astrale, il découvre avec joie le chemin où par nature et par constellation elle est inclinée. Il reconnaît en sa fille ce penchant à l'étude et l'encourage chaleureusement à étudier. Ces desseins ambitieux d'éduquer la fille sont pourtant contrecarrés par la mère, chrétienne un peu bornée.

Dans son étude sur l'enfance au Moyen Age, Shulamith Shahar examine la répartition traditionnelle des rôles de la mère et du père dans l'éducation de leurs enfants. Jusqu'au moment où l'enfant atteint l'âge de sept ans, il est à la charge de la mère. Après, c'est le père qui s'occupe de l'éducation des garçons alors que celle des filles continue à être une des responsabilités de la mère. En pratique, cette division de rôles n'était ni définitive ni bien claire. Raymond Lull, par exemple, réprimande les femmes qui permettent à leurs maris d'éduquer les enfants. De même, selon Vincent de Beauvais, ce sont les mères qui devraient éduquer non seulement leurs filles, mais aussi leurs fils. Au contraire, la littérature religieuse met en valeur l'importance du père comme éducateur de ses enfants. Saint Thomas Aquinas croit que: "for the raising of a human creature, the nurturing mother does not suffice, . . . , there is an even greater need for the educating and protecting father". (Aquinas 124)

Cette dichotomie entre le rôle maternel et le rôle paternel, la divergence entre les ambitions des parents quant à l'éducation de leurs enfants est exprimée, de façon dramatique, dans un des chapitres de la *Cité des Dames*. Parlant des bienfaits que l'éducation peut apporter aux filles, la Dame Rectitude constate:

Ton pere, qui fut grant naturien et philosophe, n'oppinoit pas que les femmes vaulais-
sent pis par science apprendre, ains de ce qu'encline te veoit aux lettres, si que tu sces,
grand plaisir y prenoit. Mais l'oppinion feminine de ta mere, qui te vouloit occuper en
fillasses selon l'usaige commun des femmes, fu cause de l'empeschement que ne fus en
ton enfance plus avant boutee es sciences et plus et parfont. (*Cité des Dames* 68)

(Ton père qui était grand biologiste et philosophe ne pensait pas que les femmes valaient
moins en apprenant les sciences; plutôt il prenait grand plaisir, comme tu sais, à voir
ton inclination aux lettres. Mais l'opinion féminine de ta mère qui voulait t'occuper à
des fillasses selon l'usage commun des femmes, t'a empêchée de puiser plus profondé-
ment dans les sciences pendant ton enfance)

La Dame Rectitude rappelle aussi que l'éducation est très avantageuse pour les femmes et nie les jugements des hommes qui ne se mettent pas d'accord avec cela. Comme preuve, elle évoque deux exemples féminins, Hortense et Novella. D'abord elle parle de Hortense, fille d'un orateur et rhétoricien, laquelle apprend les belles lettres. Son intelligence et son talent lui permettent de mettre à profit l'éducation qu'elle a acquise et d'accepter de défendre la cause des femmes. De même, Novella, fille d'un légiste bolognien, peut-être même connue au père de Christine, reçoit une éducation qui lui permet de suppléer son père et d'enseigner à l'université. Ces deux personnages montrent que les femmes sont aussi douées que les hommes et que, dans de nombreux domaines, elles les surpassent. Plus tard, Christine maudira la coutume selon laquelle les filles devraient être moins instruites que les garçons. Elle prise trop le savoir pour ne pas souhaiter que les uns en profitent autant que les autres. En fait, dans le *Livre de Trois Vertus*, encouragée par les dames allégoriques, Christine organisera une école pour les femmes qui portent un intérêt pour l'étude.

Le regret d'avoir été empêchée d'apprendre les lettres et les sciences apparaît aussi dans le *Livre du Chemin de Long Estude*. Ayant fait un voyage allégorique dans différents pays, Christine et Sibylle s'approchent de deux échelles menant à la voûte céleste. Elles montent, échelon par échelon, traversent le premier ciel, qui est d'air, le second, éther, le troisième qui est de feu et le quatrième, "l'Olympe". Sibylle permet à Christine d'ascendre jusqu'au chemin qu'elles avaient contemplé au début, mais pas de le suivre:

Le chemin ou premierement
Entrasmes, ne t'y menra mie,
Mais par cestui yras, amie:
Monter au firmament te fault
Combien qu'autres montent plus hault,
Mais tu n'as mie le corsage
Abille a ce: toutefois say je
Que de toy ne vient le deffault
Mais la force qui te deffault

Es pour ce que tart a m'escole
 es venue. . . .
 (*Livre du Chemin de Long Estude* 76)

(Le chemin par lequel nous sommes entrées au début ne t'y menera point, mais tu iras par celui-ci mon amie. Il te faut monter au firmament. Mais bien qu'il y ait d'autres qui montent plus haut, toi tu n'as point de stature appropriée pour faire cela. Toutefois je sais que la faute n'est pas la tienne, mais que tu manques de force puisque tu es venue tard à mon école.)

Christine déplore souvent l'impossibilité de se rattraper une fois qu'elle a perdu l'avantage de l'éducation à l'âge jeune tant désirée par son père.² Les objections de sa mère l'ont empêchées à jamais de faire cette "ascente" allégorique au fond du firmament. Quoique l'accusation de la mère reste tout à fait implicite dans le *Livre du Chemin de Long Estude*, elle se manifeste explicitement dans la *Cité de Dames*. C'est en fait dans cette œuvre-là que la mère est dépeinte de façon négative et présentée comme l'obstacle principal et comme pierre d'achoppement à l'éducation de sa fille.

Cette double image est évidente dans les deux scènes d'interruption: une dans la *Cité des Dames*, l'autre dans le *Livre du Chemin de Long Estude*. Ce dernier livre constitue un pas très important dans la carrière de Christine puisqu'elle annonce déjà son intention sérieuse de devenir écrivain. Avant pourtant qu'elle puisse s'embarquer à sa mission, sa mère la réveille et juste après le livre s'achève. Dans le *Livre du Chemin de Long Estude* la mère interrompt tout à la fin du récit alors que dans la *Cité des Dames*, au début. Au moment où Christine va découvrir le jugements diffamatoires que portent Mathéolus et d'autres auteurs misogynes à propos de la femme, elle en est empêchée par l'appel de sa mère et ce n'est qu'ayant interrompu les travaux traditionnels de la femme qu'elle peut retourner au livre et découvrir la vérité. Dans les deux œuvres donc, la mère interrompt, mais contrairement au *Livre du Chemin de Long Estude*, dans la *Cité des Dames*, en dépit des obstacles, Christine réussit à poursuivre et à mener à bien la mission qu'elle s'est promise d'accomplir.

On pourrait aller jusqu'à considérer le rôle de la mère comme presque symbolique des difficultés auxquelles Christine doit faire face dans sa propre carrière: comment peut-on devenir écrivain tout en vivant dans la société qui favorise, avant tout, la passivité et la piété de la femme. La portée de la première scène de la *Cité des Dames* est donc énorme. Christine montre admirablement comment confronter ces difficultés, puisqu'elle retourne au livre et ce retour constituera le point de départ de sa propre entreprise. Et cette fois-ci, la mère ne l'interrompera plus.

A maintes reprises la double image de la mère réapparaît dans les pages de *L'avisio Christine*, récit parsemé d'éléments autobiographiques.

En évoquant les mémoires de sa jeunesse, Christine exprime sa joie d'avoir été née de nobles parents en Italie. Cependant c'est à son père qu'elle consacre des passages entiers de son récit alors que sa mère, elle la passe presque sous silence. Elle est pleine d'estime pour son père et ce qu'elle admire le plus en lui est son grand savoir. Elle parle de son "sain entendement" et de sa "prudomie"; elle évoque aussi sa réputation comme astrologue:

. . . de cent ans devant navoit vescu homme de hault entendement es sciences mathématiques et en jugement d'astrologie.
(*Lavision Christine* 39)

(depuis cent ans n'avait vécu l'homme de si grande compétence en sciences mathématiques et en jugement d'astrologie)

Christine ressemble à son père en particulier par son grand appétit de savoir. Et c'est ce qu'elle veut dire quand elle parle en ces termes allégoriques habituels à l'époque:

l'avoir qui est pris
à la fontaine de grand prix
(*Lavision Christine* 60)

(les connaissances qui sont puisées à la fontaine d'une grande valeur)

Cet "avoir" puisé à la fontaine du savoir, c'est la science qu'elle souhaitait de son père, mais qu'elle n'a pas pu étudier suffisamment à cause des objections de sa mère. Néanmoins, malgré ces objections, le père de Christine essaie d'astreindre sa fille à des études qui ne deviennent pourtant jamais régulières. Il lui raconte des histoires édifiantes à propos de sa jeunesse en Italie, de ses études à Bologne et de ses recherches astrologiques. Christine à son tour feuillette avec circonspection les manuscrits et les ouvroirs des enluminures que comprend la bibliothèque de son père. La somme des connaissances qu'elle acquiert à l'âge jeune n'est donc pas considérable: quelques rudiments du grec, les ruminations du latin et des éléments de la rhétorique. Devenue adulte, elle évoque souvent cette période de sa vie comme "fol ionece aveugle" passée à des choses "vannes et oyseuses". Elle gémit sur sa paresse enfantine et déplore ce qu'elle a perdu par faute d'apprendre. Elle parle des choses inutiles se référant aux activités manuelles et aux jeux d'enfant auxquelles sa mère la soumettait. Plus tard, Christine regrettera sincèrement de n'avoir retenu de la science paternelle que:

Des raclures et des paillettes
Des petits deniers, des maillettes
Tombe de la tres grande richesse

Dont il avoit a grande largesse.
(*L'avisio Christine* 76)

(Des raclures, des paillettes, des petits deniers, des maillettes, tombés de la grande richesse dont il [son père] avait abondamment)

Parlant du savoir paternel Christine utilise des figures symboliques: le trésor, la richesse ou le joyau des connaissances. Dans la *Mutacion de Fortune*, par exemple, elle évoque les pierres précieuses que son père possédait dans sa collection. Ces pierres étaient d'une valeur particulière car elles permettaient à Thomas de Pizan de prévoir l'avenir et d'intégrer le mouvement des étoiles. La mère de Christine possédait un chapelet incrusté de quatre pierres précieuses (Discrétion, Considération, Retentive et Mémoire), aussi belles mais moins valables que celles de son père. Ainsi, lorsque le patrimoine que Christine recueille de son père est un héritage permanent d'érudition, ce qu'elle reçoit de sa mère n'est ni aussi valable ni aussi durable.

Ainsi l'image du père est présentée de façon consistente comme une figure positive et un modèle à imiter. Au contraire la mère est dépeinte comme l'obstacle principale à l'éducation de sa fille, ce qui contrecarre l'épanouissement de la personnalité et de l'individualité de Christine. Dans un de ses articles consacrés à la relation entre la mère et la fille Nancy Chodorow remarque: "a truly loving mother is one whose interest and happiness are in seeing her daughter as a person, not as a possession"; et encore: "as a result of a mother-dominated infancy, the mother is an object of desperation and children will create anything to escape her influence". (Chodorow 83) Christine de Pizan, dont l'enfance a été dominée par sa mère, cherche un modèle dans la figure paternelle plutôt que dans la figure maternelle, elle tente de se retrouver dans son père plutôt que dans sa mère.

Suivant le fil de pensée de Nancy Chodorow, Michael Adams constate: "The mother who was once a guardian at the start comes in time to show other aspects. She may try to hold the child forever But even if the mother wishes only good for her child and so its growth and going from her, she will come nevertheless to reveal a shadow side. She is absent sometimes when most needed, she may prevent or punish. the child at the start knows only love for the mother; if it is to be more than a child it must know more, it may know to hate". Ensuite il conclue: "Gone from the safe but restricting circle of the mother, the child turns to father, since the masculine mind is the principle and agent of discrimination". (Adams 112)

Christine de Pizan semble chercher à fuir "le cercle restreint de la mère" et désire se tourner vers un modèle masculin, son père. Dans la *Mutacion de Fortune*, par exemple, l'auteur nous confie dans les premiers

chapitres que son père souhaitait un fils, mais que sa mère voulait avoir une fille qui lui ressemblerait. Selon Shulamith Shahar, les astrologues étaient capables de déterminer le sexe de l'enfant par l'observation de l'alignement des astres au moment où la conception a eu lieu. De même, ils pouvaient établir le sexe en observant la femme pendant la grossesse. Un enfant mâle était couché sur le côté droit de l'utérus, tandis qu'un enfant femelle, sur le côté gauche. Christine, fruit des deux postulations diverses, est née fille, mais en toutes choses ressemble à son père, "fors du sexe seulement" (sauf seulement en sexe). En fait, à plusieurs reprises elle se dépeint comme figure masculine. Certes, étant l'homme elle aurait pu non seulement être comme son père, mais elle aurait également pu puiser plus profondément dans le savoir paternel, ce qu'elle n'a pas été capable de faire ayant été née fille. Dans la *Mutacion de Fortune*, il s'agit exactement de cette transformation textuelle de femme en homme que Christine subit de la part de la Dame Fortune. Après la mort de son mari, elle ne pouvait se comporter que comme un homme pour s'acquitter des responsabilités masculines, pour nourrir sa famille ainsi que pour s'engager dans des activités jusque-là réservées aux hommes, surtout celle d'étudier et d'écrire. Dans *Lavision Christine*, l'auteur mentionne encore une fois ce changement de sexe. Bien qu'elle sympathise avec les femmes et soit toujours prête à revendiquer leurs droits, elle voit les hommes comme plus forts en corps et en esprit, mieux capables de tenir tête aux épreuves de la vie austère. Dans ses œuvres allégoriques, les femmes sont des héroïnes, des déesses et des reines; dans ses récits réalistes, au contraire, les femmes sont présentées dans des rôles traditionnels comme mères et femmes subordonnées aux besoins d'une société dominée par les hommes. A cette image traditionnelle correspond la mère de Christine qui donne aux siens l'exemple d'une vie passée en passivité, en patience et en calme constant.

L'ensemble de récits de Christine de Pizan constitue un itinéraire poétique à travers lequel l'auteur se met en quête d'une mère imaginaire, d'une figure maternelle qui, tout en étant tendre, soulageante et consolatrice soit en même temps capable d'inculquer à sa fille l'amour du savoir, des lettres et des sciences et qui puisse guider sa fille sur le chemin menant vers l'accomplissement de sa mission. En fait, de nombreux personnages féminins que Christine crée sur les pages de ses œuvres correspondent à ce modèle: les trois dames dans la *Cité des Dames* sont dépeintes comme des figures idéales, comme exemples à imiter. D'autres personnages doués de puissances surnaturelles, les amazones où les saintes, qui représentent une image immaculée de la chasteté, de la virginité et de la perfection, révèlent ces mêmes qualités maternelles.

Pourtant c'est dans le personnage de la Dame Couronnée, de la Dame Philosophie et surtout de la Vierge Marie que l'image d'une figure mater-

nelle que s'imagine Christine se fait jour avec une netteté particulière. Toutes les trois femmes sont non seulement l'incarnation de l'idéal féminin, mais aussi et surtout la personnification de la mère.

Regardons tout d'abord la Dame Couronnée qui, dans la première partie de *Lavision Christine*, représente la France; elle est donc la mère des rois et des nobles français. La Dame Couronnée possède toutes les qualités féminines: la dignité, la loyauté, la gloire et le courage pour vaincre l'ennemi. Mais c'est surtout sa beauté resplendissante qui éblouit Christine. Cependant, lorsque l'auteur s'approche de la dame imaginaire, elle constate, effrayée, que cette beauté superficielle n'est qu'une apparence. En réalité, sous le masque d'un visage impeccable et sous le déguisement des habits royaux se trouve un corps mutilé, couvert de cicatrices reminiscentes de plaies que la Dame Couronnée a subies durant son long règne. Elle supporte ses maux tout comme une mère qui attend la naissance de son enfant; elle attend le sauveur que Dieu lui avait promis d'envoyer pour sauver son royaume. La dame déplore l'état dans lequel se trouve la France déchirée par les guerres et se compare à une veuve abandonnée à jamais par son mari. Ayant été vulnérable aux attaques des hommes, elle se retire de leur monde et continue à vivre à l'abri des assauts tout en désirant se consacrer entièrement à ses enfants. Son seul espoir, elle le voit en Christine. Elle l'implore à prendre la plume et d'immortaliser sa lamentation dans les pages de ses récits et de la sorte d'assurer sa survie dans la mémoire des futurs enfants. La lamentation de la Dame Couronnée ressemble à l'expérience de Christine, devenue veuve inconsolée après la mort de son mari. Les blessures et les cicatrices symbolisent d'abord les hardiesses de la vie ainsi que les conflits qui guettaient dans sa carrière de femme-écrivain. La persévérance, l'amour profond pour ses enfants et la tendresse laissent voir en la Dame Couronnée une femme réelle et tangible, une femme qui ressemble à une mère.

Dans la troisième partie de cette même œuvre, devant les yeux de Christine apparaît une autre dame, la Dame Philosophie qui, dès son apparition, démontre des traits maternels. D'abord elle arrive juste au moment où Christine est accablée par une extrême détresse. Le rôle de la Dame Philosophie est donc celui d'une mère: soulager, consoler et caresser. Au début Christine s'adresse à elle avec révérence tout en désirant être sa "servante" et sa "chambrière". Pourtant, un peu plus loin, elle lui parle comme un de ses enfants. Elle la présente comme nourrice de ses enfants, évoque son fils et désire, comme lui, être nourrie de ses mamelles:

Tu ne refuseras a moy ta chambriere des petites miettes . . . comme tu eusses nourry du lait de tes mammelles ton très ame filz qui tant te honora et ama . . .
(*Lavision Christine* 95)

(Tu ne refuseras pas à moi, ta chambrière de petites miettes . . . comme tu avais nourri du lait de tes mamelles ton très cher fils qui tant t'honorait et t'aimait.)

Le désir de créer un lien intime avec la Dame Philosophie est mis en valeur par le contraste entre la Fortune que Christine appelle "amere marastre" et la Dame Philosophie, "mère". Dans la Fortune, Christine voit le germe de tous les soucis alors que le reconfort de la part de la Dame Philosophie en signifie la libération.

La consolation que la Dame Philosophie apporte à Christine constitue en résumée une pénétration profonde dans l'histoire de la vie intérieure de l'auteur. Le dialogue qui s'instaure entre les deux femmes est presque une communion d'une créature amèrement éprouvée avec son Dieu. Christine identifie le même visage éblouissant de la Dame éphémère au Tout-Puissant. La Dame Philosophie incarne la chasteté et représente la vérité absolue et la sagesse maternelle. Elle est aussi l'abbesse d'un cloître pour les femmes, un cloître qui ressemble à celui (ou qui sera celui) où Christine se réfugiera pendant les dernières années de sa vie.

La Dame Philosophie envisage l'avenir de Christine et parle de l'auteur comme d'une mère symbolique de ses œuvres. Comme la mère qui, en entendant le cri de son enfant, oublie le mal, Christine oubliera le travail pénible de l'écrivain lorsqu'elle entendra le "cri de ses volumes". L'image maternelle qui se dégage de la troisième partie de *L'avisio Christine* prend presque la forme d'un cercle. Christine voit dans la Dame Philosophie sa mère, mais en même temps elle est la mère fictive de la Dame Philosophie puisqu'elle l'a créée dans son récit tout comme elle est la mère symbolique de ses œuvres.

L'image d'une figure maternelle imaginaire se voit aussi dans le personnage de la Vierge Marie que Christine invite dans sa cité pour être reine. Marie représente toutes les vertus: la pureté, la chasteté, l'innocence et la perfection; mais elle est aussi la mère de Jésus Christ. Dans l'art médiéval la Vierge Marie est souvent dépeinte comme archétype d'une mère dévouée. Pensons à la statue célèbre de la Vierge dans la cathédrale d'Amiens; moins connues sont peut-être les petites statuette de Marie en bois qui proliféraient à partir du XIII^e siècle. Certaines de ces statuette sont de vraies merveilles de grâce. La mère et l'enfant se regardent, se sourient et se caressent. La communion qui se noue entre ces deux personnages est une sorte de symbiose. La figure de Marie est toujours plus grande, ce qui souligne son importance comme mère de Dieu. On remarque aussi facilement la disproportion entre les mains de Marie et le reste du corps. Elle tient Jésus dans ses mains, et c'est avec les mains qu'elle le présente au monde. Parfois elle s'agenouille devant Jésus et avec une joie maternelle reconnaît en lui le futur sauveur de l'humanité. Voyant sa mère pleurer, l'enfant rince son visage

entristé avec ses petites mains. D'autres statuettes présentent Marie allaitant son fils, le caressant, l'embrassant, comme un exemple à toutes les mères. On ne peut que se mettre d'accord avec Emile Mâle qui, dans son étude sur l'art médiéval, remarque: "one can believe than in nursing him [Jesus], she [Virgin Mary] feels a sweetness unknown to other women". (Mâle 46)

Dans *The Lady and the Virgin: Image, Attitude and Experience in Twelfth-Century France*, Penny Shine Gold observe une dichotomie entre la représentation iconographique de la Vierge Marie dans l'art romanesque et dans l'art gothique. Jusqu'à la fin du XIIe siècle, l'image centrale est celle de Marie assise auprès de l'enfant Jésus (par exemple sur la façade ouest de la Cathédrale de Chartres). Plus tard, cette image est remplacée par une autre: Marie triomphante, reine des anges auprès du Christ adulte au ciel. La Vierge n'est plus la mère mondaine de l'enfant Jésus, mais plutôt la compagne du Sauveur. Ce triomphe de Marie est illustré par diverses illuminations. Parfois on voit le couronnement de la Vierge, parfois c'est Dieu lui-même qui couronne l'âme personnifiée de Marie, parfois encore Marie est dépeinte déjà comme reine céleste. La scène symbolique de couronnement de Marie a aussi lieu dans la *Cité des Dames*. En donnant la couronne à la plus parfaite des femmes, Christine l'invite à régner dans son royaume allégorique.

Le fils de Marie, Jésus et Christine de Pizan ont une mission pareille à accomplir; lui, par sa mort et par sa résurrection, libère les êtres humains du péché et leur montre le chemin vers le bonheur éternel; elle libère les femmes des faux préjugés misogynes et les aide à retrouver la place légitime dans la société. Comme Christ, Christine devient la fille imaginaire de Marie et est digne de porter ce nom. D'ailleurs elle ne cesse pas de se féliciter de porter un nom qui évoque celui de Christ auquel on a ajouté deux voyelles et une consonne:

Le nom du plus parfait homme
Qui oncques fu, le mien nomme,
I.N.E. faut avec mettre
(*L'avisio Christine* 39)

(mon nom nomme l'homme le plus parfait qui ait jamais vécu auquel on a ajouté I.N.E.)

Comme l'a très bien remarqué Caroline Bynum, à l'époque du Moyen Age Jésus a souvent été représenté comme mère. En fait cette imagerie maternelle était employée pour parler d'autorités religieuses mâles, les apôtres, les prêtres, mais surtout de Dieu et de son fils. Dans son *Monologion*, par exemple, Anselme de Canterbury appelle Jésus mère, et, selon la tradition qui remonte à l'Antiquité, croit que le mâle est supérieur à la femelle, car c'est le père qui dans le processus de reproduction contribue plus à l'enfant. Dans la prière qui suit, Anselme associe

“Jésus-la mère” avec l’engendrement et souligne son rôle de celui qui donne naissance à l’enfant: “Truly master, you are the mother. For what others have conceived and given birth to, they have received from you . . . You are the author, others are ministers. It is you, above all, Lord Jesus, who are mother”. (Anselme 49)

Dans l’iconographie biblique il y a de nombreuses images de Jésus comme figure maternelle. Il est comparé par exemple au pélican nourrissant ses petits avec son propre sang. Dans les légendes médiévales comme celle de la lactation de Saint Bernard le sang et le lait sont souvent identifiés: après que l’enfant est né, le sang est transformé en lait qui atteint les seins à travers les veines et les artères.

Jésus et la Vierge Marie, dépeints sur dans pages de la *Cité des Dames*, offrent des associations et des parallèles saisissants. Marie est la mère du Christ et en même temps la mère symbolique de Christine. Christ est le fils de Marie, mais à cause des traits maternels qu’on lui attribuait, devient aussi l’autre mère symbolique de Christine. Christine, à son tour, enfante Marie et Jésus en les incorporant dans ses récits et surtout en leur attribuant une place privilégiée dans sa cité.

L’œuvre littéraire de Christine de Pizan est un admirable exemple de l’écriture dans laquelle la réalité, le mythe et la fiction s’entremêlent. L’imagination poétique de l’auteur la guide dans la création des images de femmes nobles et de mères parfaites. D’abord les conseils qu’offrent les dames allégoriques permettent à Christine de faire une réinterprétation; il s’agit non seulement de la réinterprétation de la tradition misogyne (bien qu’elle soit le point de départ et le fil conducteur de toute l’œuvre), mais aussi et surtout de la réévaluation du rôle de la femme traditionnelle. Rappelons que Christine se dépeint comme une femme naturelle, coye et honneste”, une femme qui examine constamment son expérience. Plus tard, elle est transformée en homme et ne redevient femme qu’au début de la *Cité des Dames*. La Dame Raison, une des mères imaginaires, fait alors une louange de la beauté du corps féminin ainsi que l’éloge de l’intelligence des femmes. Christine n’a donc plus besoin de se cacher derrière le masque masculin, car elle est en compagnie de femmes nobles, parfaites, vertueuses et idéales, femmes qui dépassent les hommes dans presque tous les domaines. La mère de Christine, dès le début, se comporte conformément à la définition de la “femme naturelle”; dans la troisième partie de *Lavision Christine* la Dame Philosophie encourage Christine à chercher de la consolation non pas dans les livres, mais précisément dans sa mère. On pourrait aller jusqu’à considérer cette attitude favorable vis-à-vis de la mère comme résultat de la réévaluation positive du rôle de la femme traditionnelle. Par conséquent, Christine voit la consolation maternelle comme une pièce dans la mosaïque de diverses fonctions de la femme. Et ce n’est pas par hasard que cette réévaluation positive a lieu dans

Lavision Christine, le dernier récit allégorique de l'auteur; elle est le fruit de toute l'entreprise. Grâce à l'effort collectif de toutes ces dames éphémères, la Dame Raison, la Dame Philosophie, Marie et toutes les autres mères imaginaires, Christine réussit à poursuivre sa mission jusqu'au bout.

Notes

1. Toutes les traductions de l'ancien français en français moderne sont miennes.
2. L'importance que Christine de Pizan attache à l'instruction est très bien illustrée dans les pages de *Lavision Christine*. En s'adressant à son fils elle lui recommande surtout de cultiver l'esprit: "Lis volentiers belles hystoires / Quant tu pourras, car les nottoires / Exemples sont souvent valables / Et font gent devenir savables. (*Lavision Christine* 86)". A ce propos, renvoyons à l'article de Charity Cannon Willard "Christine de Pizan as Teacher".

Œuvres citées

- Adams, Michael. *Womankind*. New York: Harper and Row Publishers, 1979.
- Anselm, Saint. *Monologion*. Bixiae: Impensis Fratrum Valentini, 1854.
- Blanchard, Joel. "Christine de Pizan: Tradition, expérience et traduction." *Romania* 111 (1990): 200–235.
- Blumenfeld-Kosinski, Renate. "Christine de Pizan and the Misogynistic Tradition." *Romanic Review* 41, 3 (1990): 279–292.
- Brabant, Margaret (ed.) *Politics, Gender, and Genre. The Political Thought of Christine de Pizan*. Boulder: Westview Press, 1992.
- Brownlee, Kevin. "Widowhood, Sexuality and Gender in Christine de Pizan." *Romanic Review* 86 (1995): 339–353.
- Bynum, Caroline. *Jesus as Mother: Studies in Spirituality of the High Middle Ages*. Berkeley: University of California Press, 1982.
- Curnow, Maureen (ed.) *Livre de la Cité des Dames*. Ph.D. Dissertation, Vanderbilt University, 1975.
- Delany, Sheila. "Mothers to Think Back Through: Who Are They? The Ambiguous Example of Christine de Pizan," in *Medieval Texts and Contemporary Readers*. Ed. Laura Finke. Ithaca: Cornell University Press, 1989.
- Desmond, Marilyn. *Christine de Pizan and the Categories of Difference*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1998.
- Friday, Nancy. *My Mother/Myself. The Daughter's Search for Identity*. New York: Delacorte Press, 1972.
- Gold, Penny Shine. *The Lady and the Virgin: Image, Attitude and Experience in Twelfth-Century France*. Chicago: University of Chicago Press, 1985.
- Mâle, Emile. *Religious Art from the Twelfth to the Eighteenth Century*. New York: Pantheon, 1949.
- McLeod, Glenda (trans.) *Christine de Pizan Christine's Vision*. New York: Garland Publishing, 1993.
- Peschel, Robert (ed.) *Le livre du chemin de long estude*. Genève: Slatkine Reprints, 1975.
- Phillips, Patricia. "Establishing Authority: Boccaccio's *De Claris Mulieribus* and Christine de Pizan's *Le Livre de la Cité des Dames*." *Romanic Review* 77, 3 (1986): 168–193.

- Pizan, Christine de. *Livre des trois vertus*. New York: Persea Books, 1989.
- Quilligan, Maureen. "Allegory and the Textual Body: Female Authority in Christine de Pizan's *Livre de la Cité des Dames*." *Romanic Review* 79 (1988): 322–348.
- Richards, Earl Jeffrey. *Reinterpreting Christine de Pizan*. Athens: University of Georgia Press, 1992.
- Semple, Benjamin. "The Male Psyche and the Female Sacred Body in Marie de France and Christine de Pizan." *Yale French Studies* 86 (1994): 164–186.
- Shahar, Shulamith. *Childhood in the Middle Ages*. London: Routledge, 1990.
- Shichtman, Martin. *Medieval Texts and Contemporary Reader*. Ithaca: Cornell University Press, 1987.
- Solente, Suzanne (ed.) *Le livre de la Mutation de Fortune*. Paris: Editions A. et J. Picard et Cie, 1955.
- Thomas, Aquinas Saint. *Albert and Thomas: Selected Writings*. Ed. Simon Tugwell. New York: Paulist Press, 1988.
- Willard, Charity Cannon. *Christine de Pizan: Her Life and Works*. New York: Persea Books, 1984.
- Willard, Charity Cannon. "Christine de Pizan as Teacher." *Romance Languages Annual* 3 (1992): 132–136.